

Jan SPURK

sociologue et philosophe allemand,
professeur des universités, Directeur du Laboratoire
Sens et Compréhension du Monde Contemporain (LASCO)
Université Paris Descartes/Institut Mines-Télécom, PARIS

(2014)

Et si les grenouilles redemandaient un roi ?

LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES
CHICOUTIMI, QUÉBEC
<http://classiques.uqac.ca/>



<http://classiques.uqac.ca/>

Les Classiques des sciences sociales est une bibliothèque numérique en libre accès, fondée au Cégep de Chicoutimi en 1993 et développée en partenariat avec l'Université du Québec à Chicoutimi (UQÀC) depuis 2000.

UQAC

<http://bibliotheque.uqac.ca/>

En 2018, Les Classiques des sciences sociales fêteront leur 25^e anniversaire de fondation. Une belle initiative citoyenne.

Politique d'utilisation de la bibliothèque des Classiques

Toute reproduction et rediffusion de nos fichiers est interdite, même avec la mention de leur provenance, sans l'autorisation formelle, écrite, du fondateur des Classiques des sciences sociales, Jean-Marie Tremblay, sociologue.

Les fichiers des Classiques des sciences sociales ne peuvent sans autorisation formelle:

- être hébergés (en fichier ou page web, en totalité ou en partie) sur un serveur autre que celui des Classiques.
- servir de base de travail à un autre fichier modifié ensuite par tout autre moyen (couleur, police, mise en page, extraits, support, etc...),

Les fichiers (.html, .doc, .pdf, .rtf, .jpg, .gif) disponibles sur le site Les Classiques des sciences sociales sont la propriété des **Classiques des sciences sociales**, un organisme à but non lucratif composé exclusivement de bénévoles.

Ils sont disponibles pour une utilisation intellectuelle et personnelle et, en aucun cas, commerciale. Toute utilisation à des fins commerciales des fichiers sur ce site est strictement interdite et toute rediffusion est également strictement interdite.

**L'accès à notre travail est libre et gratuit à tous les utilisateurs.
C'est notre mission.**

Jean-Marie Tremblay, sociologue
Fondateur et Président-directeur général,
LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES.

Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay, bénévole,
professeur associé, Université du Québec à Chicoutimi
Courriel: classiques.sc.soc@gmail.com
Site web pédagogique : <http://jmt-sociologue.uqac.ca/>

à partir du texte de :

Jan Spurk

Et si les grenouilles redemandaient un roi ?

Éditions Mimésis, 2014, 66 pp. Collection : “Philosophie”, no 30.

L’auteur nous a accordé, le 9 mai 2022, l’autorisation de diffuser en libre accès
à tous ce livre dans Les Classiques des sciences sociales.



Courriel : Jan Spurk : jan.spurk@parisdescartes.fr

Police de caractères utilisés :

Pour le texte: Times New Roman, 14 points.

Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2008
pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE US, 8.5’’ x 11’’.

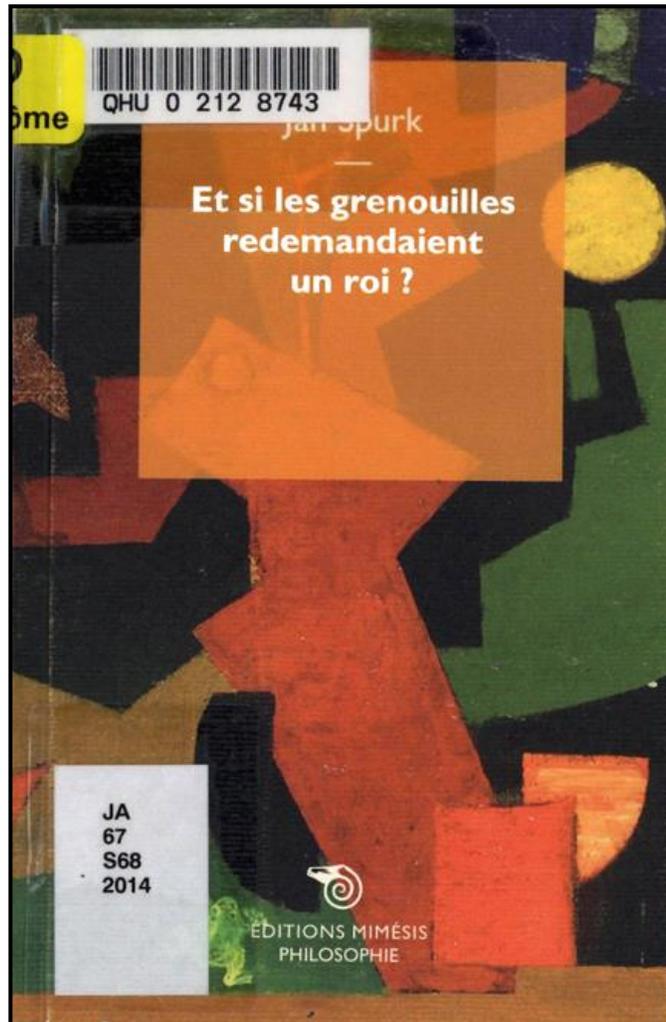
Édition numérique réalisée le 20 mai 2022 à Chicoutimi, Québec.



Jan SPURK

sociologue et philosophe allemand,
professeur des universités, Directeur du Laboratoire
Sens et Compréhension du Monde Contemporain (LASCO)
Université Paris Descartes/Institut Mines-Télécom, PARIS

**Et si les grenouilles
redemandaient un roi ?**



Éditions Mimesis, 2014, 66 pp. Collection : “Philosophie”, no 30.

Et si les grenouilles redemandaient un roi ?

Quatrième de couverture

[Retour à la table des matières](#)

Jan Spurk examine la réalité contemporaine des Grenouilles qui demandent un roi de Sartre (1958). Il fait valoir que nous assistons à la fin d'une époque et que nous avons à inventer l'avenir. Comme le texte de Sartre, écrit peu de temps avant le référendum sur la Constitution de la V^e République, ne décrit pas exactement une réalité comparable à celle-ci, cependant Spurk donne un aperçu de la situation critique actuelle qui nous apparaît comme une radicalisation de la situation décrite par Sartre : l'échec du système politique, la personnalisation, la sérialité comme un aspect spécifique de l'industrie de la culture, l'incapacité de « l'espace public » pour générer du public. La dialectique entre l'espace public et l'internalisation des besoins et des impulsions sont d'autres aspects importants analysés dans le texte, et l'image de la "mare s'assèche", révèle une crise à part entière dans le monde d'aujourd'hui.

Jan Spurk est professeur des Universités classe exceptionnelle, Université Paris Descartes. Parmi ses dernières publications : *Désir de penser-peur de penser* (éd. avec Claudine Haroche et Eugène Enriquez, Parangon, Lyon, 2006) ; *Du caractère social* (Parangon, Lyon, 2007) ; *Malaise dans la société* (Parangon, Lyon, 2010) ; *Avenirs possibles. Du bâtiment de la société, de sa façade et de ses habitants* (Parangon, Lyon, 2012).

Éditions Mimésis

www.editionsmimesis.fr

info@editionsmimesis.fr

Note pour la version numérique : La numérotation entre crochets [] correspond à la pagination, en début de page, de l'édition d'origine numérisée. JMT.

Par exemple, [1] correspond au début de la page 1 de l'édition papier numérisée.

[3]

Jan Spurk

ET SI
LES GRENOUILLES
REDEMANDAIENT
UN ROI ?

ÉDITIONS MIMÉSIS
Philosophie

[4]

© 2014-ÉDITIONS MIMÉISIS

www.editionsmimesis.fr

e-mail : info@editionsmimesis.fr

Collection : Philosophie, n. 30

ISBN : 9788857524450

© MIM EDIZIONI SRL

P.I. C.F. 0241937030

[5]

Et si les grenouilles redemandaient un roi ?

Table des matières

[Quatrième de couverture](#)

[Et si les grenouilles redemandaient un roi ?](#) [7]

[Des rois et des grenouilles](#) [11]

[Citoyens et grenouilles](#) [17]

[De la mare aux grenouilles contemporaine](#) [21]

[Les grenouilles et la politique](#) [27]

[Crises : est-ce que la mare se dessèche ?](#) [29]

[La dynastie des rois des grenouilles](#) [31]

[Nous, les grenouilles](#) [35]

[Le roi et les prétendants](#) [39]

[L'histoire de\(s\) grenouilles](#) [41]

[Une histoire fatale ?](#) [45]

[La force de l'industrie culturelle](#) [49]

[6]

[Politique et espace public](#) [51]

[Une nouvelle royauté ?](#) [57]

[Bibliographie](#) [65]

[7]

**Et si les grenouilles
redemandaient un roi ?**

Chapitre I

ET SI LES GRENOUILLES REDEMANDAIENT UN ROI ?

[Retour à la table des matières](#)

Nous vivons la fin d'une époque et nous devons inventer l'avenir. Ce constat largement partagé n'est pas nouveau et nous renvoie à la fin d'autres époques, par exemple à la fin des années 1950. C.Wright Mills (1967) l'avait, par exemple, annoncé pour les États-Unis.

D'une autre manière beaucoup plus politique, les textes de Sartre de la fin des années 1950 et du début des années 1960 sur la situation en France reviennent souvent sur ce sujet. Certes, l'histoire ne se répète pas mais son analyse de la fin de IV^{ème} République peut nous aider à mieux comprendre les enjeux, surtout sur le plan politique, de la fin de notre époque. Les constats courants et corrects du règne du fatalisme et de la peur sociale, du déclin des institutions démocratiques et leurs dysfonctionnements n'expliquent ni les raisons pour lesquelles nous nous trouvons dans cette situation ni les futurs possibles. [8] La possibilité d'un bonapartisme autoritaire en est un, la refondation démocratique grâce à un nouvel espace public en est un autre.

Il faut comprendre pour quelles raisons nous sommes arrivés dans cette situation afin de pouvoir en développer des stratégies de dépassement. C'est pour cela que le recul historique est instructif.

Les textes de Sartre appartiennent, bien sûr, à leur époque ; on ne peut pas « les appliquer » à la situation contemporaine. Néanmoins, sur

le plan politique, les ressemblances entre l'analyse de Sartre et la situation actuelle en France sont frappantes.

Ce ne sont pas ses analyses du colonialisme, de l'armée ou du danger fasciste qui nous intéressent ici. Ces analyses mériteraient bien sûr non seulement une relecture critique, mais elles sont très éloignées de nos vécus de crises généralisées.

Ce qui rappelle notre situation actuelle, c'est la faillite du système politique ainsi que l'impuissance et le fatalisme qui règnent dans une situation très dramatique qui demanderait, afin d'être dépassée, des paris audacieux sur l'avenir et des actions pour faire émerger un avenir meilleur. Cependant, au lieu de débats [9] sur les avenir possibles et de mobilisations dans l'espace public afin d'imposer un avenir meilleur, on constate une crispation angoissée et l'attente d'une solution à cette situation pénible par l'agir d'une force extérieure aux sujets, et bien souvent par l'intervention d'un homme providentiel, comme de Gaulle en son temps. Il ne manque pas de candidats auto-déclarés, à droite comme à gauche, pour devenir le nouvel homme providentiel, le nouveau « roi des grenouilles ».

[10]

[11]

**Et si les grenouilles
redemandaient un roi ?**

Chapitre II

DES ROIS ET DES GRENOUILLES

[Retour à la table des matières](#)

Les grenouilles qui demandent un roi (Sartre 1958, in *Situations V*, pp. 113-144), écrit un peu avant le référendum sur la constitution de la V^{ème} République et généralement considéré comme « un texte de circonstance », nous interpelle particulièrement.

Sartre insiste sur le fait que la campagne pour le « oui » à la constitution de la V^{ème} République en 1958 représente le plébiscite d'un homme et non l'adhésion à un projet d'un avenir meilleur. Le vainqueur du référendum n'est pas le leader d'une majorité politique, qui pourrait devenir minoritaire suite à d'autres élections, mais « il prétendrait réaliser en sa personne le rassemblement de tous les Français » (p. 113). Depuis, cette ambition de créer une unité mythique de tous autour de sa personne est l'apanage de tous les présidents et prétendants invoquant « contre la Raison... [12] les raisons du cœur qu'elle ignore - mais le cœur n'y est pas » (p. 114). Il y a toujours quelques idées politiques, plus ou moins floues, dans leurs discours ; cependant, ce ne sont pas les arguments et la raison qui dominent, mais le personnage. On a, bien sûr, affaire à des leaders charismatiques dans le sens très classique de Max Weber, mais cela n'explique pas pour quelles raisons ces leaders peuvent s'imposer dans une république.

Sartre donne d'autres arguments qui, *mutatis mutandis*, caractérisent également la situation contemporaine en France. Il constate au sujet du système politique de la IV^{ème} République que « le système, c'est l'impuissance au pouvoir... la paralysie » (p. 116). Cette impuissance indigné les gens ordinaires et elle provoque un antiparlementarisme primaire : à quoi servent ces députés qui ne peuvent ou qui ne veulent ou qui ne savent rien faire pour améliorer la situation de ces « gens ordinaires » ? Il s'y ajoute l'incessante suite de scandales qui ont existé sous la IV^{ème} République et qui font partie des informations quotidiennes d'aujourd'hui. Comment mieux caractériser la situation actuelle en France ? Comme des épisodes d'une série télévisée sans fin, dans lesquels on apprend la cupidité, [13] la malhonnêteté et le cynisme de ceux qui prétendent représenter les citoyens ainsi que leur mépris pour les « gens ordinaires » ? En outre, l'exécutif domine autoritairement ; il est, in fine, incontrôlable.

Si les institutions et leurs représentants semblent paralysés, le (prétendant) roi est l'action pure. « Vous choisissez l'action pure, c'est-à-dire l'individu soustrait à tous les contrôles, par dégoût de l'abject marécage où nous barbotons depuis la Libération » (129) dans le cas de de Gaulle en 1958, qui n'est pas sans rappeler l'hyper-activisme bien connu de Sarkozy au début des années 2000.

La situation contemporaine ressemble à une radicalisation de la description que Sartre donne de la France de 1958. La personnalisation est absolue ; l'industrie culturelle et les médias en font la promotion. Le président normal, François Hollande, ne fait que pâle figure comparé aux rois des ondes et du web. Leurs idées politiques, en revanche, passent au second plan. Certes, elles ne sont en général ni pertinentes, ni originales, ni cohérentes. Il n'y a pas grand monde qui y croit mais il n'y a pas d'alternatives publiques à ces propos assez creux, usés et déjà vus. C'est, par exemple, le cas de la xénophobie, de l'autoritarisme ouvertement [14] affiché, de l'anti-institutionnalisme relooké et désormais appelé « anti-establishment », une expression volée aux mouvements contestataires des années 1960. Même les distinctions, bien caricaturales mais classiques pour les républiques parlementaires, entre la droite et la gauche ne sont pas seulement difficilement identifiables et à défendre ; les prétendants s'efforcent de démontrer que ce clivage ne les concerne pas.

L'impuissance et le fatalisme des sujets qui règnent ne sont pas le résultat d'une grande bataille perdue, ni en 1958 ni aujourd'hui. Depuis très longtemps, la France n'a plus connu de grandes batailles politiques. L'ersatz de ces batailles sous la forme de débats télévisés entre professionnels du monde des médias et du monde politico-institutionnel, interchangeables et pleins de connivence, ne sont pas seulement ennuyeux ; ils ne sont que des (mauvais) spectacles que les téléspectateurs, les citoyens-consommateurs comme vous et moi, regardent comme on regarde un film qu'on a déjà vu trois fois : on connaît l'histoire, les acteurs et la fin du film mais il y a toujours quelques scènes et quelques détails qu'on a oubliés ou qui changent par rapport [15] aux versions qu'on a déjà vues. Dans le cas le plus réussi, ces débats ressemblent à un match de foot plein d'actions, d'attaques, de rebondissements et de suspense. On passe un bon moment de divertissement devant la télé, mais à la fin les « compétiteurs » se serrent la main : rien ne change et on recommencera à la prochaine occasion. Il n'est pas étonnant que s'est installé la conviction que « je connais l'air/ je connais le texte/ je connais les auteurs ; en cachette, ils boivent du vin et du champagne/ en public, ils prêchent l'eau », comme Heinrich Heine a résumé son vécu des acteurs politiques et de leurs discours dans son « Allemagne, un conte d'hiver ».

[16]

[17]

**Et si les grenouilles
redemandaient un roi ?**

Chapitre III

CITOYENS ET GRENOUILLES

[Retour à la table des matières](#)

Les citoyens ne sont pas - ou ils ne sont plus - des femmes et des hommes qui prennent leur destin en main et qui développent le bien commun et leurs avenir possibles dans l'espace public. La délibération publique ne génère pas les raisons publiques pour lesquelles on veut vivre. Pourtant, la république en dépend, mais les citoyens n'exigent pas cette délibération. Y a-t-il encore des citoyens ? Sans citoyens, il n'y a pas de république. Selon Sartre - « le crime... de notre bourgeoisie, depuis cent cinquante ans : il y a des citoyens de deuxième classe, sans espoir, et depuis si longtemps qu'ils se tiennent eux-mêmes pour tels » (p. 132). La gauche n'a jamais réussi à leur faire comprendre l'enjeu de la politique et du vote. « ...c'est notre faute, c'est que nous n'avons jamais su leur faire entendre qu'ils agissaient sur les autres hommes par le simple bulletin qu'ils déposaient dans l'urne et que [18] l'activité politique du citoyen est l'affirmation la plus entière de sa liberté » (p. 133).

Cette liberté a fait place au consentement à l'hétéronomie institutionnellement installée. Ce n'est plus l'accomplissement de leurs qualités d'hommes publics mais d'hommes privés que ces citoyens cherchent : être « époux, fils, employés, champions de billard » (p. 134) et, quelques années plus tard, également des consommateurs, propriétaires de voitures, de pavillons et d'appartements (à crédit). Ces

sujets ne sont pas pour autant des individus libres, autonomes et épanouis comme beaucoup de discours sur l'individualisme depuis les années 1990 le prétendent, bien au contraire. Ces sujets sont toutefois bien socialisés. Ils s'inscrivent dans la société comme elle est et cette société s'inscrit en eux, pour reprendre une formule de Peter Berger ; ils veulent faire ce qu'ils doivent faire. Ils ne veulent et ils ne peuvent que nager avec le courant de cette société. Cela explique leur impuissance. « ...l'impuissance objective de la collectivité française s'est profondément gravée en chacun de nous comme son impuissance personnelle à modifier le destin de son pays » (p. 134). C'est dans le travail ainsi que dans la vie professionnelle, dans leur carrière [19] et dans la sphère familiale qu'ils s'investissent, sans oublier que déjà à la fin des années 1950 « la technique aussi les passionne : elle est leur unique prise sur le monde. La politique ils s'en moquent... » (p. 135). Ils agissent volontairement comme ils doivent agir ; leur activité est une activité passive. À la fin des années 1950 comme aujourd'hui « ...l'impuissance et l'abstraction conduisent une fois de plus au verbalisme » (p. 141).

[20]

[21]

Et si les grenouilles
redemandaient un roi ?

Chapitre IV

DE LA MARE AUX GRENOUILLES CONTEMPORAINE

[Retour à la table des matières](#)

Pour les blasés, la ressemblance entre la situation à la fin de la IV^{ème} République et notre situation actuelle ne pourrait être qu'un exemple pour illustrer le fameux constat de Marx, corrigeant Hegel, dans son [18 Brumaire de Louis Bonaparte](#), que l'histoire ne se répète pas, ou si elle se répète, elle le fait une fois comme tragédie et une fois comme farce. Si l'avènement du Gaullisme a été la tragédie, devons-nous nous attendre à la farce ?

D'abord, la farce n'est pas jouée d'avance. Ensuite, ce qui lie les deux périodes sont moins les ressemblances des formes empiriques que les raisons pour lesquelles il n'y a pas de dépassement vers la libération. Sartre mobilise dans *Les grenouilles qui demandent un roi*, comme dans beaucoup d'autres écrits de la même période, des arguments qu'il développera dans la *Critique de la Raison Dialectique* (CRD) et qui font comprendre [22] les raisons pour lesquelles le « système » (Sartre) existe, persiste et peut se maintenir. Le « système » dont il est question dans ces textes est une forme concrète de la sérialité et de l'impuissance, du fatalisme et de l'activité passive qui la caractérisent.

Ce que Sartre constate sur le plan politique n'est que l'expression politique de la sérialité de la société française de son époque ; mais ce

n'était qu'un début et les combats ont continué. Le combat pour la sérialisation a continué et a trouvé son apogée dans la période 1980-2000. Mis à part la brève période entre la fin des années 1960 et les années 1970, le « système » a gagné les combats contre la liberté possible, contre l'autonomie et contre la raison.

La série est « ...l'être-entier-hors-de-soi-dans-une chose en tant qu'il conditionne la praxis comme impératif catégorique... » (CRD p. 307) et « l'impuissance... [est la] liaison réelle entre les membres de la série » (CRD p. 384). Les sujets sont individuellement mobilisés pour ce projet de société et ils sont passifs dans le sens qu'ils « se coulent » dans le moule de la sérialité. Ce « moulage » demande leur participation. Ils sont de plus en plus actifs, poussés par les forces extérieures ; [23] en sociologie, on appelle ce phénomène depuis les années 1990 le « speeding-up » ou « l'accélération » (Rosa), mais cela n'est pas nouveau. Aussi bien Sartre que C.W. Mills ou Adorno, pour ne citer ces trois auteurs, ont déjà insisté sur ce développement dans les années 1960.

C'est pour cette raison que l'activité passive ne peut pas créer des êtres autonomes qui développent leurs avenir dans le sens de la liberté. Bien au contraire, ils se sont forgés depuis longtemps un caractère social conforme à la sérialité ; ils sont des « personnalités autoritaires » (Adorno et alii, 1950). « Le caractère social intériorise les nécessités et atèle l'énergie humaine à des tâches économiques données » (Fromm 1941/2009, p. 205), c'est-à-dire au capitalisme établi. Désormais, « la vie est déterminée par des puissances qui se situent hors de l'individu, hors de sa volonté et hors de ses intérêts. On doit se soumettre à ces puissances et jouir de cette soumission ; c'est cela le bonheur ultime » (Fromm 1937, p. 176).

Cette autorité peut être incarnée par le « roi des grenouilles » ; elle est l'ensemble des « modes d'action interne et externe... [24] dans lesquels les hommes se soumettent à une instance étrangère » (Horkheimer 1936, p. 359) ainsi que leur capacité « ...à vivre dans la dépendance d'ordres établis et de la volonté d'autrui » (Horkheimer 1936, p. 357). L'appropriation et l'internalisation du rapport d'autorité résulte du fait que les hommes acceptent l'ordre établi « ...comme des faits immédiats ou naturels et ils pensent leur correspondre en s'y

soumettant » (Horkheimer 1936, p. 379), c'est-à-dire qu'ils l'acceptent comme une « seconde nature ».

Les auteurs de l'École de Francfort décrivent une subjectivité sérielle. Le sujet « ...fait l'expérience de la réalité sociale comme un principe existant en-soi et étrange, et leur liberté consiste essentiellement à adapter ce destin par des méthodes actives ou passives, au lieu de l'autodéterminer à l'aide d'un plan cohérent » (Horkheimer 1936, p. 371). Les individus ne vivent pas cette situation hétéronome comme une pure contrainte ; bien au contraire, on a affaire à, « l'individu qui se sent libre mais qui reconnaît les faits socialement causés comme inchangeables et qui suit ses intérêts sur la base de la réalité donnée, qui en est le produit » (Horkheimer 1936, p. 381). C'est cette impuissance que les éloges [25] de l'individualisme nous présentent comme la liberté, l'autonomie et l'accomplissement de soi des individus.

Très mobilisés pour la société qui les maîtrise, les hommes partagent également le vécu d'une société qui leur paraît sans plan, mais ils se donnent à cette société dans laquelle l'avenir semble s'imposer comme un destin. « ...leur don d'eux-mêmes au destin devient la vertu et la jouissance suprême » (Fromm 1936a, p. 177). C'est de ce bois qu'ont été faits les « winners » des années 1980-2000, ceux qui ont su et qui ont pu s'investir dans le capitalisme sériel de ces années et qui ont pu, selon les critères établis, en profiter : du fric, du bling-bling, du divertissement... Ainsi, on comprend également que le développement de la société française sous la Vème République et surtout depuis les années 1980 a créé un véritable « capitalisme populaire » (Margaret Thatcher) : le « peuple » a adhéré à ce capitalisme. Les ébauches gaullistes d'un capitalisme populaire dans les années 1970 n'en ont été qu'une ébauche maladroite et loupée.

Les années 1960 et 1970, curieusement appelées « les trente glorieuses » (Fourastié), mais surtout la modernisation « néolibérale » [26] 1980-2000 n'ont pas seulement poussé à son extrême l'apparence de la liberté, par la disparition partielle des contraintes traditionnelles, par exemple sur le plan de la sexualité ou de la consommation ; elles ont également généralisé la forme de l'échange marchand. Désormais, (presque) tout peut être considéré comme équivalent et

interchangeable. La consommation comme fuite de la réalité est profondément ancrée dans le mode de vie.

[27]

**Et si les grenouilles
redemandaient un roi ?**

Chapitre V

LES GRENOUILLES ET LA POLITIQUE

[Retour à la table des matières](#)

La politique dans le sens d'Aristote ou des Lumières n'a plus sa place. Il ne s'agit plus de développer dans l'espace public des avenir possibles pour la cité grâce à la délibération contradictoire et raisonnable. L'espace public est devenu l'arène de l'industrie culturelle. Un trait caractéristique de l'industrie culturelle est son conservatisme. Ce conservatisme ne consiste pas à reproduire à l'identique la forme empirique des bien culturels. Bien au contraire, cette forme change et ce changement peut être radical. Son conservatisme consiste dans sa capacité de capter d'un côté les forces créatrices afin de les investir dans son développement ; de l'autre côté, il s'agit de produire des désirs et de proposer des ersatz de satisfaction de ces désirs afin de créer de nouveaux manques à satisfaire. Ainsi, elle tente de fermer le cercle de la reproduction de la société sérielle. Dans ce contexte, le changement [28] est conservateur. Tout change en apparence et le changement va de plus en plus vite ; les sujets doivent s'investir énormément pour tenir le rythme de ces changements imposés, consentis et souvent applaudis par les sujets.

L'avenir se transforme ainsi en destin, pour reprendre une expression de Malraux, chère à Sartre. Dans une situation sérielle, « ...l'avenir de l'ensemble est la signification mécano-pratique de cette totalité en tant qu'elle fonctionne (c'est-à-dire en tant qu'une force

extérieure qui lui permet de se réaliser comme une fonction pseudo-organique). Ainsi, la raison de l'indépassibilité de l'Être passé, c'est qu'il est lui-même l'inscription dans l'Être d'une praxis produisant, au-delà de toute *praxis* humaine particulière, sa propre assignification comme être transcendant... son propre avenir comme dépassement de son être-passé est dépassé par ce même être-passé en tant que déjà signifié par l'avenir. Ainsi une praxis peut se voir assigner par une liberté autre, appuyée sur des moyens matériels puissants, le rôle d'un processus aveugle entraînant les hommes vers un avenir passif et indépassable » (CRD pp. 344-345).

[29]

Et si les grenouilles
redemandaient un roi ?

Chapitre VI

CRISES : EST-CE QUE LA MARE SE DESSÈCHE ?

[Retour à la table des matières](#)

Depuis quelques années, le mécanisme « entraînant les hommes vers un avenir passif et indépassable » (Sartre) grince et se bloque souvent : les crises. « ...nous avons le sentiment et nous faisons le constat - qui ne se prête guère à controverse - d'une crise qui règne sans partage dans tous les domaines de la réalité... nous vivons *sous le surplomb* de la crise... elle est la norme générale censée régler à la fois la conscience individuelle et collective et les modalités de l'action publique... qui fait de la crise... une situation normale, régulière et permanente... » (Revault d'Allonnes 2012, p. 18) et un mode de reproduction de la sérialité.

La suite de crises que nous connaissons (au plus tard) depuis la fin des années 1990 est vécue comme des tremblements de terre, comme un destin qui s'abat sur nous, et dont personne n'est vraiment à l'abri. La série ne [30] peut plus prescrire un avenir comme fatalement nécessaire et meilleur car elle ne tient plus ses promesses. Pourtant, ni l'inscription des sujets dans la série ni leur caractère autoritaire n'ont changé. C'est pour cette raison que le fatalisme se reproduit et, sur le plan politique, les prétendants au trône se (re)manifestent. Ils n'ont pas de programmes à proposer, dans le sens de différentes ébauches d'un

projet de société alternative à l'existant, mais, en s'appuyant sur l'industrie culturelle qui personnalise et « pi poli se », ils se présentent comme l'incarnation d'un principe unificateur.

[31]

**Et si les grenouilles
redemandaient un roi ?**

Chapitre VII

LA DYNAMIQUE DES ROIS DES GRENOUILLES

[Retour à la table des matières](#)

L'abandon de la liberté de citoyen dénoncé par Sartre en 1958 est encore aujourd'hui une réalité. Inutile d'insister sur ce fait bien connu ! On ne doit, en revanche, pas oublier les formes nouvelles qu'a prises la fuite de la liberté. Afin de mieux comprendre la continuité de ce phénomène que l'on trouve à chaque fin d'époque dans l'histoire du capitalisme, on doit revenir sur l'histoire de la dynastie des rois des grenouilles.

On peut reprendre le constat de Sartre qui, au delà de l'événement politique auquel il est consacré, montre que l'espace public classique de la république ne fonctionne plus. Cependant, les sujets « seuls et jetés » (Sartre) ne se créent en tant que citoyens que publiquement. Le rapport constitutif avec l'autre demande une mobilisation des subjectivités spécifiques au capitalisme aussi bien pour la création de la valeur marchande, qui ne nous [32] n'intéresse pas ici, que pour la création des liens sociaux, politiques et culturels. C'est cela la fonction de l'espace public

Habermas avait caractérisé l'idéal type de l'espace public ébauché par les Lumières comme « espace public bourgeois » (bürgerliche Öffentlichkeit). L'adjectif « bourgeois » se prête à des malentendus. Le mot allemand « bürgerlich » caractérise en revanche précisément le

caractère social de cet espace public : il est l'espace public de la « *bürgerlichen Gesellschaft* » (Hegel), traduite comme « société bourgeoise » ou « société civile ». On s'en souvient : dans la conception de l'*Aufklärung*, l'espace public est le lieu où « seule la raison a le droit de cité » (Kant), un lieu de développement raisonnable et conscient du projet de société ainsi que de l'autogestion de la cité. Certes, l'espace public est également un lieu où se constituent le pouvoir et la domination. Kant l'avait déjà souligné.

Ce qui nous intéresse ici le plus est d'abord le fait que les acteurs de l'espace public deviennent « comme un », ce qu'ils ne sont pas. Ils développent ensemble le sens de leur existence, de leur avenir et de leur agir. Cela n'est pas à confondre avec un consensus absolu ou avec un débat de colloque raisonné et raisonnable. [33] Il s'agit de faire adhérer le plus possible d'acteurs de l'espace public à une opinion exprimée. On sait, au plus tard depuis Hegel, que l'opinion et la raison sont bien distinctes. Par conséquent, les acteurs de l'espace public se ne se soumettent pas aux arguments les plus raisonnables mais à la volonté la plus puissante qui s'exprime dans certaines opinions et qui s'impose dans les délibérations publiques. Dans le cas le plus démocratique, il s'agit de la volonté de la majorité.

Ensuite, chacun n'est pas admis dans l'espace public car les acteurs de l'espace public doivent être qualifiés pour y agir. Pour Kant, par exemple, il ne reste que les savants comme acteurs car il exclut tous les « mineurs » (jeunes, femmes, incultes etc.) et d'autres non-qualifiés. Historiquement, la bourgeoisie libérée des contraintes traditionnelles domine cet espace public. Elle veut se libérer pour créer une société selon ses critères de liberté. Elle y exerce sa liberté de citoyens et elle impose au pouvoir en place non seulement sa raison mais également sa forme d'organiser l'État, la politique et, in fine, la société : la république. Les luttes d'autres acteurs pour y participer ont été, en termes sartriens, des activités passives. En luttant pour participer à [34] cet espace public, on consent à la soumission à l'ordre que les dominants ont créé grâce à cet espace public. Dans l'espace public des semblables se rassemblent pour former un « comme-un » ; pour y participer, on doit s'adapter à la raison dominante. La raison dans le sens des Lumières « s'est éclipcée » (Horkheimer 1946) et elle a fait place à la raison instrumentale qui domine l'espace public et la société. Elle est la rationalité de la série. Une des conséquences de cette

domination est le fait que le dépassement de cette situation est devenu impensable selon la raison instrumentale.

Les manques, les souffrances et les désirs non satisfaits n'ont, bien sûr, pas disparu ; bien au contraire, comme on l'a vu, cette société en crée et normalement elle crée également des ersatz de satisfactions. Ainsi s'installe « le malaise dans la culture » (Freud). Cependant, en temps de crise le malaise dans la société s'aggrave, sans qu'il y en ait une sortie saisissable pour les sujets. Il s'installe un grand « malaise dans la société » (Spurk 2010) mais le « comme-un » établi n'est pas mis en cause.

[35]

**Et si les grenouilles
redemandaient un roi ?**

Chapitre VIII

NOUS, LES GRENOUILLES

[Retour à la table des matières](#)

La dialectique entre l'espace public d'un côté et l'intériorisation des besoins et des pulsions de l'autre est un aspect majeur de la constitution de la société. C'est pour cette raison que les discours publics et politiques, aujourd'hui largement médiatisés et travaillés par l'industrie culturelle, reprennent la tradition des sermons et des prêches. Ils s'adressent à tout le monde afin de convaincre le public du châtement inévitable réservé à ceux qui n'obéissent pas. Ainsi, on peut exiger des sacrifices de la part des masses, surtout dans les périodes dramatiques comme la nôtre. En général, ce sont les leaders les plus brutaux et les plus méprisants des masses qui attirent le plus d'adeptes.

Bien entendu, cette constitution se fait par rapport aux autres : par rapport aux Juifs (l'éternel autrui), par rapport aux catholiques, par rapport aux Turcs... dans le passé ; par [36] rapport aux islamistes, par rapport aux immigrés... aujourd'hui, mais dans d'autres situations dans le monde contemporain également par rapport aux Blancs, aux Américains etc.

L'agir dans l'espace public peut être très violent. Dans ce contexte, la terreur gagne une double fonction : il s'agit de s'imposer à la fois à ses adversaires, aux siens et surtout aux supporters hésitants, comme par exemple Sartre dans la *Critique de la Raison Dialectique* mais également Horkheimer (1936b) l'ont analysé. On ne peut pas séparer l'histoire de la bourgeoisie de l'histoire des masses, elles ne font

qu'une. La tendance terroriste fait partie de cette histoire commune mais, bien entendu, elle n'est pas une fatalité.

On doit rappeler un fait simple mais important qui n'est que rarement pris en considération dans les discours sur la société contemporaine. Sur le fond d'une régulation minimale, chacun travaille pour soi et s'auto-organise pour échanger sur le marché, ce qui lui permet de (sur)vivre. Cet échange crée l'abstraction que Sartre évoque dans *Les grenouilles...* C'est ainsi que des rapports très abstraits s'installent entre les sujets. « Le langage logistique exprime convenablement ce fait. De cette structure de base de l'époque découlent la [37] froideur et l'étrangeté [dans le sens de Freud] : l'oppression et l'élimination d'autrui sont tout à fait compatibles avec l'essence de l'individu bourgeois [bürgerlich] » (Horkheimer 1936a, p. 71). Cependant, la conscience des hommes se réduit ainsi à un petit nombre de rapports bien établis et considérés comme immuables.

La concurrence entre les individus se généralise, ce que l'idéologie individualiste appelle - aujourd'hui comme dans le passé - « la liberté », et la situation des masses devient de plus en plus désespérée. Il lui reste l'alternative suivante : lutter consciemment contre cette réalité et pour la liberté et la justice ou accepter la morale bourgeoise et sa hiérarchie qui mènent, au mépris de l'existence concrète, à la haine du bonheur des autres et à la possibilité d'une nouvelle barbarie. Or, les luttes pour la liberté sont rares car « le particulier usurpe la totalité en s'imposant : dans l'aspect social-total du capital, le vieux caractère de fétiche de la marchandise [dans le sens marxiste du terme, J.S.] reflète les rapports entre hommes comme des rapports entre choses. Tout l'ordre de l'être-là d'aujourd'hui est devenu une telle chose. » (Adorno 1942a, p. 380). C'est pour cette raison que la sérialité se reproduit.

[38]

[39]

**Et si les grenouilles
redemandaient un roi ?**

Chapitre IX

LE ROI ET LES PRÉTENDANTS

[Retour à la table des matières](#)

Les agitateurs jouent le rôle le plus important pour gagner les masses à une politique qui ne correspond pas à leurs intérêts raisonnables. Ils se servent surtout de stéréotypes bien établis dans lesquels le public se retrouve. Le public perçoit ces agitateurs comme des « grandes petites gens », c'est-à-dire comme n'importe qui, comme des « gens ordinaires », mais qui, en plus, sont des génies. De cette façon, ils sont à la fois impuissants comme tout le monde et, en même temps, ils représentent la puissance. Cette vision n'est pas seulement simpliste et dichotomique, elle rend surtout possible l'unification autour de cette personne, basée sur la soumission volontaire de la masse au leader. Dans leur vision du monde dichotomique, les « bons » sont des gens comme eux qui doivent se défendre contre les autres, les « mauvais ». Il faut les punir sans qu'il soit nécessaire de fournir la preuve [40] de leur méchanceté ou de la nécessité de les punir. Cependant, l'apparence de légalité est en général gardée et on trouvera ou on créera pour l'occasion des prétextes juridiques qui légitimeront cette manière de vivre ses instincts sadiques ¹.

Le leader, comme tous les héros, est seul et unique ; individuellement, les membres de la masse peuvent s'identifier avec

¹ Le parallèle avec le « sérieux » dans la théorie sartrienne s'impose.

celui qui, en tant qu'individu, incarne la totalité dont ils veulent faire partie. C'est pour cette raison qu'ils se soumettent volontairement à cette personne.

Pour créer des leaders et des prétendants au trône, il faut des « agitateurs » et les médias sont une aide énorme pour créer du « buzz ». Comme dans le passé, ils se servent aujourd'hui surtout de stéréotypes. La pipolisation et le storytelling sont d'une grande aide pour installer cette image des puissants avec leurs grands et petits malheurs et joies qui peuvent arriver à tout un chacun, comme les histoires d'amour, les naissances, les crises de couple ou les maladies.

[41]

**Et si les grenouilles
redemandaient un roi ?**

Chapitre X

L'HISTOIRE DE(S) GRENOUILLES

[Retour à la table des matières](#)

Du côté des grenouilles, on trouve également une continuité dans leur subjectivité qui ré-émerge pendant les différentes périodes de fin d'époque. C'est le « caractère totalitaire » (Adorno et alii, 1950) qui caractérise leur subjectivité. Il est largement répandu, assez inerte, stable et il correspond aux faits établis ; il est la base subjective de l'activité passive caractérisant la sérialité. Ainsi, le pouvoir est accepté parce qu'il existe et les puissants sont acceptés parce qu'ils sont puissants. Les sujets défendent des valeurs conventionnelles ainsi que la hiérarchie et l'ordre établis afin de pouvoir se situer dans le monde comme il est : incertain et angoissant. Par conséquent, non seulement ils se soumettent facilement et volontairement à l'autorité, mais ils veulent également l'imposer aux autres. Adorno et Horkheimer (1947) se servent d'une expression allemande pour décrire cette situation : [42] la « nature de cycliste » qui, la tête baissée, donne des coups de pied vers le bas pour que la machine avance.

Ces sujets sont faibles et incapables d'assumer leur liberté dans un environnement social oppressant. C'est pour cette raison qu'ils détestent les forces subjectives comme l'imagination et la création qui expriment la liberté. En revanche, leur vision du monde dichotomique est simple, bien organisée et efficace : les bons versus les mauvais, le bien versus le mal... Parce qu'ils sont faibles, ils défendent jalousement

leur soumission au pouvoir. L'esclave défend sa position de soumis au maître. Au-delà d'un profond « malaise de la culture » (Freud), on y trouve le désir de destruction, souvent de sa propre personne, qui s'exprime dans des actes violents qui explosent souvent de façon très inattendue tout comme dans le cynisme et le mépris répandus. C'est donc leur faiblesse qui fait qu'ils veulent détruire et se détruire et il n'est pas étonnant que leurs fantasmes portent sur les choses interdites et surtout sur le sexe omniprésent dans les produits de l'industrie culturelle.

Les leaders, les rois potentiels, doivent gagner les masses pour une politique qui – en [43] général - ne correspond pas à leurs intérêts raisonnables, par exemple de « se serrer la ceinture ». Pour quelles raisons devrait-on vouloir vivre plus mal demain qu'on ne le fait aujourd'hui ?

Le leader, qui veut devenir le roi, est seul et unique. Néanmoins, les individus peuvent s'identifier à lui qui, en tant qu'individu, représente la totalité. Il est pour ces individus l'incarnation de la totalité dont ils veulent faire partie. C'est pour cette raison qu'ils se soumettent volontairement à ce leader, qu'ils le soutiennent au moins passivement afin qu'il devienne le roi.

[44]

[45]

**Et si les grenouilles
redemandaient un roi ?**

Chapitre XI

UNE HISTOIRE FATALE ?

[Retour à la table des matières](#)

Bien sûr, l'éloge de l'individualisme des dernières décennies parle un autre langage : selon ce mythe, qui - dans la mesure où il légitime l'agir - devient une véritable idéologie, nous sommes des individus libres et autonomes d'une société largement démocratisée où nous forgeons notre vie et notre destin. Les positions de Sartre ou de l'Ecole de Francfort, par exemple, aussi peu considérées soient-elles par les discours individualistes, sont perçues comme anachroniques. Elles appartiennent à une autre époque avec laquelle la modernisation depuis des années 1960 a fait table rase.

Ces positions appartiennent, en effet, à leur époque, mais l'histoire ne connaît pas de tables rases. C'est en dépassant cette époque que la nôtre s'est constituée. Il y a des continuités entre elles qui les lient et que l'amnésie volontaire refoule pour établir comme [46] seule possibilité d'existence la vie au sein de la société établie. Il n'y a plus d'alternative à cette société ; elle est le meilleur des mondes possibles. Il faut s'efforcer de s'y établir, de l'améliorer et d'y trouver son bonheur selon les critères préétablis.

On ne peut, bien sûr, pas ignorer les vécus de libération grâce au déclin des structures (sérielles) d'autrefois, par exemple de la classe ouvrière qui a été contraignante et oppressive sur le plan moral, intellectuel et social, et également machiste et hétéronome. La

« libération des mœurs » est une réalité (relative), tout comme l'avancement vers « l'égalité entre les hommes et les femmes » au moins sur le plan formel. Le « niveau de vie », c'est-à-dire le niveau de consommation, a radicalement augmenté et il permet un choix relativement large de biens de consommation. L'accès aux biens culturels s'est massifié surtout grâce au TIC. Pourtant, la société est de plus en plus inégale. L'écart entre les revenus en témoigne, tout comme la consommation des biens culturels. La société ne s'est pas démocratisée, elle s'est massifiée. Si elle s'était démocratisée, les citoyens la maîtriseraient de plus en plus. Or, c'est le contraire [47] qui est le cas. Non seulement l'interminable suite de crises le montre mais également les vécus angoissants de se trouver sans cesse seuls et jetés (Sartre) devant des « épreuves » (Boltanski, Martucelli) qu'on doit traverser pour vivre ou au moins pour vivoter dans cette société. L'individualisation contemporaine est une mobilisation radicale des subjectivités pour la finalité préétablie de la société, c'est-à-dire une soumission, en général implicite et inconsciente, à cette finalité. Or, tout le monde n'atteint pas cette finalité. Robert Castel, par exemple, a dans l'euphorie individualiste des années 1990 et 2000 remarqué que cet individualisme est pour beaucoup un « individualisme par défaut » et qu'il crée à côté des « gagnants » une masse de « désaffiliés », à côté de ceux qui entrent dans le moule préétabli et qui en profitent selon les règles également préétablies. Jusqu'à aujourd'hui, ces désaffiliés essaient d'entrer dans cette société et souvent ils se donnent beaucoup de mal pour y arriver, mais ils n'y arrivent pas ou que rarement.

[48]

[49]

<s

**Et si les grenouilles
redemandaient un roi ?**

Chapitre XII

LA FORCE DE L'INDUSTRIE CULTURELLE

[Retour à la table des matières](#)

Ce qu'on appelle dans la tradition de l'Ecole de Francfort « l'industrie culturelle », une expression maladroite qui se prête à beaucoup de malentendus, explique la structure de la sérialité contemporaine. C'est moins l'importance des médias et du « spectacle » (Debord) qui prime que la dissolution des cultures spécifiques, productrices, porteuses de sens et de projets spécifiques dans le magma d'une culture massifiée dans laquelle règne la logique marchande. Cela ne signifie pas que tout est à vendre et à acheter mais que les biens culturels sont désormais produits industriellement, c'est-à-dire en tant que marchandises, selon des critères de rationalité (Max Weber) et de la raison instrumentale (Horkheimer) en vue de réaliser du profit. Elles sont des objectivations de la raison instrumentale et elles l'imposent à leurs consommateurs. Ces marchandises sont standardisées, sans être [50] uniformes pour autant, afin de laisser aux consommateurs le choix entre des biens préfabriqués (Sartre). Enfin, elles sont reproductibles, compatibles et interchangeables malgré leur valeur d'usage différente, comme des marchandises matérielles sur les marchés. Comme on peut acheter pour 14 € deux paquets de cigarettes ou une (assez bonne) bouteille de vin, on peut se procurer au même prix un livre de poche.

L'aspect transcendantal qui a caractérisé la culture en général et les œuvres d'art en particulier s'y perd. Par conséquent, la culture de l'industrie culturelle est conservatrice, bien qu'elle puisse rapidement et radicalement changer de forme et de contenu ; elle peut cependant également être provocante et novatrice sur en apparence. Elle intègre les créations pour se renouveler et elle les rend ainsi compatibles avec la reproduction culturelle.

[51]

**Et si les grenouilles
redemandaient un roi ?**

Chapitre XIII

POLITIQUE ET ESPACE PUBLIC

[Retour à la table des matières](#)

La domination de l'industrie culturelle a profondément bouleversé la société entière, non seulement sur le plan culturel et sur le plan de la vie personnelle, mais également sur le plan politique. Elle a surtout créé un autre espace public que celui ébauché par les penseurs de la « bürgerliche Gesellschaft ». L'espace public n'a, bien sûr, pas disparu ; bien au contraire, il s'est énormément développé, mais selon les critères de l'industrie culturelle. Il lie désormais chacun à la totalité de la société. Les grands projets de la « bürgerliche Gesellschaft » de créer une société apaisée, libre, juste et raisonnable n'ont pas pour autant été abandonnés. Au contraire, ils sont toujours affichés et rappelés, surtout dans la lutte contre le « totalitarisme » et « l'intégrisme » (dans le langage politique l'amalgame de tous les maux), comme cadre normatif de notre société. Cela n'est pas un mensonge mais [52] le sens de ces notions s'est perverti, comme Horkheimer et Adorno l'ont déjà montré dans la *Dialectique de la Raison*. Ainsi, la liberté est devenue la liberté de choix entre possibles préfabriqués par l'industrie culturelle ; la seule raison légitime est la raison instrumentale, la rationalité, qui caractérise - selon Max Weber - le capitalisme ; le bonheur signifie la consommation sans entrave etc. On comprend aisément C.Wright Mills qui y voyait l'émergence de « gais robots » qui prennent la place des citoyens éclairés.

En effet, sur le plan politique, les citoyens n'ont pas disparu, tout aussi peu que les institutions et les procédures démocratiques. Les citoyens sont désormais des « citoyens-consommateurs » (Habermas). On peut même constater que depuis la dernière poussée de la mondialisation dans les années 1990 les institutions et les procédures démocratiques se sont beaucoup développées au plan mondial (l'effondrement des ex-pays de l'Est, la fin des dictatures militaires en Amérique Latine etc.). On se souvient que pour Fukuyama, par exemple, cette dynamique annonçait la fin de l'histoire.

La nouvelle sérialité installée grâce à l'industrie culturelle n'a pas seulement reformaté [53] l'espace public et transformé les citoyens en citoyens-consommateurs fonctionnant souvent gaiement selon ces critères, comme Sartre l'évoque souvent. Leur rapport à la politique instituée et au politique s'est transformé. Sartre le thématise dans *Les grenouilles...* et cette question a également été une des préoccupations principales de l'École de Francfort (reprise, par ailleurs, par Habermas). Ils se positionnent - comme ils doivent le faire - par rapport à la politique en extériorité : certes, la politique existe et elle agit plus ou moins directement sur leur vie et ils sont régulièrement appelés à prendre position, par exemple lors des élections. Ainsi, ils restent des citoyens. En revanche, ils considèrent ces choix politiques, des choix qui leurs sont imposés, comme des choix entre des biens de consommation, comme des actes de consommation guidés dans le cas le plus rationnel par la raison instrumentale : à quoi me sert ce vote ? Les propositions politiques deviennent de plus en plus interchangeables parce qu'elles ne présentent pas d'alternative à la vie menée ; le choix politique n'est plus lié à un projet de société à réaliser mais il est devenu une question de goût. Les partis politiques deviennent ainsi - par ailleurs plutôt dans la [54] vision du monde de ces citoyens-consommateurs qu'en réalité - interchangeables comme les marques de yaourts. Cependant, les enjeux de leurs propositions ne sont pas identiques. La décision de « goûter » le FN à la prochaine élection, par exemple, peut être lourde de conséquences. Réduite à un choix rationnel ou laissée au « goût du jour », la politique se dépassionne ; elle est ennuyeuse, technique et incompréhensible pour les citoyens-consommateurs qui regardent avec beaucoup de distance le spectacle, souvent de mauvaise qualité, que donnent les politiciens. Les élections

se limitent au choix du moindre mal car on ne croit plus pouvoir véritablement influencer les choses publiques ; en outre, les scandales sans fin donnent l'impression que la « classe politique » n'est qu'une bande de profiteurs, de menteurs et de racketteurs. Adorno (1942) a déjà caractérisé ainsi les puissants de son époque.

Les citoyens font l'expérience que la société n'est pas ce qu'elle prétend être ; elle est non-identique (Adorno 1973). Cette non-identité ne s'explique dans leurs visions du monde, dans lesquelles le dépassement possible n'existe plus, que par la faute des autres. Cela mène facilement au désir qu'un « roi » résolve [55] ces problèmes. Ainsi, il n'est pas étonnant de retrouver des visions du monde dominées par le « tous pourris, tous vendus » ou, comme Juli Zeh le décrit si bien dans son roman *La fille sans qualités*, des visions du monde selon lesquelles les seules existences possibles sont des existences de solitaires perdus, sans lien de fraternité et d'amour dans un monde de mensonge, de lâcheté et de mauvaise foi.

[56]

[57]

**Et si les grenouilles
redemandaient un roi ?**

Chapitre XIV

UNE NOUVELLE ROYAUTÉ ?

[Retour à la table des matières](#)

Bien sûr, on peut facilement critiquer et démentir ces visions du monde par la rationalité ou la raison ; toutefois, une vision du monde est assez hermétique à ces argumentations. C'est le lien direct entre les expériences vécues et les explications disponibles qui y domine, c'est-à-dire qu'il faut que quelqu'un soit responsable pour le mal que les sujets vivent : les autres, que les autres soient les immigrés qui volent les emplois aux Français, la conspiration juive qui domine le monde... peu importe ! Evidemment, cela est factuellement faux, mais cela permet de trouver une explication pragmatique à la question de savoir pourquoi on va mal, de nommer le « nous » et les autres ainsi que d'expliquer pour quelles raisons on doit faire énormément d'efforts pour se maintenir ou pour entrer dans la sérialité, sans garantie d'y arriver.

[58]

En effet, les activités passives nécessaires pour faire partie du centre de la société sérielle contemporaine sont énormes. On doit se mobiliser entièrement ; et pourtant, cette société n'a pas besoin de tous. Elle secrète sa propre marge, comme Castel l'avait déjà constaté dans les années 1990, et elle crée ainsi les autres dont elle a besoin pour se constituer. En revanche, ces autres veulent participer au centre de la

société sérielle ; ils frappent souvent individuellement à la porte de cette société, largement idéalisée, en réclamant leur reconnaissance comme semblables, comme les travaux de François Dubet par exemple le montrent, ou collectivement sous forme de révoltes multiples contre ceux et ce qui représentent pour eux les raisons de leur exclusion de ce monde : surtout les agents de l'État qui détiennent officiellement le monopole de la violence (la police, les pompiers...), mais aussi contre d'autres au sein de leur milieu qu'ils considèrent comme concurrents ou comme traîtres : les femmes et les « bâtards ».

Dans cette marge existent, comme on le sait au plus tard depuis les analyses de Dewey et surtout depuis Alinski (1973) un énorme potentiel, des compétences, des savoirs et des savoir-faire qui pourraient être utilisés, en tant [59] qu'« empowerment », soit dans le sens de l'autonomie (c'est l'idée d'Alinski) soit dans le sens d'un enrichissement et d'une réforme de la sérialité. Dans le dernier sens, l'*empowerment* a été développé depuis les années 1990 avec beaucoup de succès comme stratégie de management ; il est revenu dans le même sens dans la discussion sur les banlieues. Ce qui est le plus important dans ces discours, c'est le fait qu'il s'agit toujours de stratégies d'hétéronomie : il faut imposer aux sujets d'agir d'une certaine manière, si possible faire en sorte qu'ils veuillent agir comme ils doivent agir. Il ré-émerge la question de savoir qui fait agir les sujets ? La réponse est classique : soit eux-mêmes, soit le roi.

Heureusement, il existe également beaucoup de « critiques ordinaires » (Boltanski), souvent très fondées, des dysfonctionnements et des scandales que crée la publication d'exemples qui montrent que la société n'est pas ce qu'elle prétend être. La non-identité de la société est donc saisissable grâce aux expériences vécues des sujets mais les quêtes de dépassement sont très rares. On connaît aussi des critiques plus académiques qui mettent en question le bien-fondé de l'orientation de la [60] société à l'idée de croissance par exemple et qui proposent le remplacement du PIB comme point de repère par d'autres critères comme le bien-être ou encore s'orientent vers la décroissance.

Ces critiques ont trouvé leur place (modeste) dans les débats très restreints du monde intellectuel et chez les leaders politiques. Pourtant, la question la plus importante reste ouverte : pour quelles raisons ces

idées ne prennent-elles pas possession des masses pour devenir une force matérielle, pour paraphraser Marx ? Ou bien, est-ce que le roi, peut-être rose ou vert, est la seule solution afin que « ça change » et pour faire le bonheur des autres ? Cependant, comme Sartre l'écrit très bien dans *Le diable et le bon Dieu*, seul le jardinier sait ce que convient aux carottes, mais personne ne peut faire le bonheur des autres.

L'état de l'espace public contemporain ainsi que les institutions politiques ne permettent non seulement pas le développement d'une véritable délibération sur ces questions, ils l'empêchent. Or, la délibération publique est le point de départ des *Chemins de la Liberté*. Elle permet de créer des liens et des médiations non-sérielles d'auto-organisation, d'autonomie [61] et de libération car dans la délibération se développe la raison subjective contre la raison objective de la série.

On connaît toujours de grandes mobilisations pleines d'espoirs contre des situations insupportables comme la misère, la répression, le manque de sens et de perspectives etc. Les dernières années ont été très riches de ces expériences, et pas seulement au Maghreb. Le « printemps arabe » mais aussi les révoltes ouvrières en France de l'année 2009 en sont des exemples. Les espoirs s'envolent cependant rapidement car on réclame la reconnaissance comme semblable dans la société établie et la réalisation des promesses de cette société (liberté de la presse, des élections, le travail salarié etc.). Même si ces mobilisations arrivent à faire tomber le régime en place, comme en Tunisie par exemple, il n'en découle pas mécaniquement une vague de libération contre le mal, l'injustice, l'insupportable vécus, car ces mobilisations dressent contre ces manques et souffrances une raison objective, comme la démocratie ou une religion.

Le déclin des valeurs établies mène aux tentatives de réanimer la raison objective comme « antidote » contre ces perversions. [62] Certes, l'émergence du capitalisme et surtout en Europe le travail des Lumières ont dissout la base philosophique de la croyance. Toutefois, cette culture occidentale s'est affaiblie et les pseudo-religions ainsi que des variantes de religions traditionnelles adaptées au monde contemporain, des raisons objectives, répondent à des demandes réelles. De cette façon, « l'absolu à son tour devient un moyen et la raison objective une ébauche pour des finalités subjectives » (Horkheimer 1946, p. 79). Les religions établies transforment « le reste

de pensée mythologique dans des moyens adéquats de la culture de masse » (Horkheimer 1946, p. 79).

Ce que l'on appelle la « crise de la raison » est d'abord la crise de la raison subjective qui est réduite à la raison instrumentale. Implicitement, il est postulé qu'elle sert aux intérêts du sujet, or cela n'est pas le cas.

Il s'agit de tester les limites du réalisable de ses désirs. Les limites sont facilement saisissables : le capitalisme ne peut pas garantir une vie décente à chacun ; des élections ne garantissent pas un gouvernement démocratique.

Le roi peut réformer la sérialité si les grenouilles le demandent ; elles pourraient être [63] libres si elles créaient des espaces publics spécifiques, des contre-espaces publics contre l'espace public établi, afin de développer le sens qu'elles veulent donner à leur vie et à la société sur la base de médiations fraternelles. L'espace public dominant ne le permet pas ; il l'empêche. Certes, les contre-espaces publics peuvent fusionner avec l'espace public dominant, comme Eli Zaretski l'a montré à l'exemple des États-Unis, pour réformer la sérialité sur la base d'un large consensus.

Les avenir sont ouverts et les prétendants au trône parquent, mais il faut oser la libération. Il vaut mieux se dire demain, comme dans la chanson de la guerre des paysans en Allemagne du Sud au 16^{ème} siècle, que « battus, nous rentrons à la maison ; nos petits enfants feront mieux », plutôt que de se soumettre à la fatalité qui, in fine, n'est que notre choix de fuir notre liberté ou notre choix de la mauvaise foi.

[64]

[65]

Et si les grenouilles redemandaient un roi ?

BIBLIOGRAPHIE

[Retour à la table des matières](#)

Adorno et alii. 1950. *Studien zum autoritären Charakter*, Suhrkamp Verlag. Francfort 1950/1973.

Adorno Theodor W. 1942, *Reflexionen zur Klassentheorie*, in : *Soziologische Schriften I*. Suhrkamp Verlag, Francfort 1972, pp. 373-392.

Adorno Theodor W. 1952. *Die revidierte Psychoanalyse*, in : *Soziologische Schriften I*, Suhrkamp Verlag. Francfort 1972. pp. 20-41.

Adorno Theodor W. 1973. *Philosophische Terminologie*, Suhrkamp Verlag, Francfort.

Fromm Erich 1937, Zum Gefühl der Ohnmacht, in Zeitschrift für Sozialforschung, n° 6/1937, pp. 95-118.

Fromm Erich 1941/2009. *Peur de la Liberté*, Parangon, Lyon
Escape from Freedom/Angst vor der Freiheit, in Gesamtausgabe I, pp. 215-392

Horkheimer Max / Adorno Theodor W. 1947, *Dialektik der Aufklärung*. Fischer Verlag. Francfort 1969.

Horkheimer Max 1936, *Egoismus und Freiheitsbewegung*, in *Gesammelte Schriften 4*, Fischer Verlag. Francfort 1988. pp. 9-88.

[66]

Mills C. Wright 1967/1977, *L'imagination sociologique*, Maspero, Paris.

Spurk Jan 2010, *Malaise clans la société. Soumission et résistance*. Parangon, Lyon.

PHILOSOPHIE

Collection dirigée par *Pierre Dalla Vigna* (Université “Insubria”, Varese) et *Luca Taddio* (Università degli Studi di Udine)

1. Valentina Tirloni, *Homme et home. Politique et esthétique de l'habiter.*
2. Daniela Calabrò, *Les détours d'une pensée vivante. Transitions et changements de paradigme dans la réflexion de Roberto Esposito.*
3. Elisabetta Orsini, *Atelier. Lieux de la pensée et de la création*, Préface de Jean-Paul Manganaro.
4. Pietro Conte (textes réunis et présentés par), *Une absence présente. Figures de l'image mémorielle.*
5. Lucia Angelino, *L'œil de Merleau-Ponty*, Préface de Françoise Dastur.
6. Caterina Roggero, *L'Algérie au Maghreb. La guerre de libération et l'unité régionale.*
7. Enrica Lisciani-Petrini, *Charis. Essai sur Jankélévitch.*
8. Florinda Cambria, *La matière de l'histoire. Praxis et connaissance chez Jean-Paul Sartre.*
9. Pio Colonnello, *Martin Heidegger à Hannah Arendt. Lettre jamais écrite.*
10. Ruggero D'Alessandro, *La communauté possible. La démocratie des conseils d'après Rosa Luxemburg et Hannah Arendt.*
11. Jan Bierhanzl, *La rupture du sens. Corps, langage et non-sens dans la pensée de la signifiante éthique d'Emmanuel Levinas.*
12. Alessandro Orlandi, *Dionysos dans les éclats du miroir. Le Grand Œuvre, les mystères du monde antique, l'amour en tant que recherche du Soi.*
13. Angela Longo, *L'art du questionnement et les interrogations fictives chez Platon.*
14. Franco Paracchini, *Chronoscopie. Étude phénoménologique sur l'unité et la forme du continu temporel.*
15. Enrica Lisciani Petrini (a cura di / sous la direction de). *In dialogo con / En dialogue avec Vladimir Jankélévitch.*
16. Maddalena Mazzocut-Mis, *Le niais sublime. Du pathétique au kitsch.*
17. Francesca Brezzi, *Quand le futurisme est femme. Barbara des couleurs.*

18. Maddalena Mazzocut-Mis, *Le Sens de la limite. La douleur, l'excès, l'obscène.*
19. Gabriella Steindler Moscati, *La liberté s'appelle Jaipur. Les vicissitudes d'un juif : de l'Italie des lois raciales à la cour du Maharadjah.*
20. Mohamed Haddad, *Le réformisme musulman. Une histoire critique.*
21. Emanuele Iula S.J., *La chair et la cité. Sexualité et politique chez Aristote.*
22. Federica Sforazzini, *L'image, La séduction, la rhétorique. Flaubert en sept essais.*
23. Patrick Nerhot, *La métaphysique de la présence de l'absence.*
24. Jean-Pierre Charcosset et Jean-Philippe Pierron (éds.), *Parole tenue. Colloque du centenaire Maldiney à Lyon.*
25. Lucia Angelino, *Entre voir et tracer. Merleau-Ponty et le mouvement vécu dans l'expérience esthétique.*
26. Cesare Vergati, *Don Giovanni ou l'importun. Triptyque d'ombre. Deuxième Volet / Don Giovanni o l'incomodo. Trittico d'ombra. Piegata seconda.*
27. Franco Relia, Susanna Mati, *George Bataille, Philosophe*, édition par Thomas Vercruysse.
28. Franco Crespi, *La maladie de l'absolu. L'origine du mal et la recherche du bien.*
29. Annamaria Rufino, *Humanisme à venir. Connais-toi toi-même.* Préface de Jan Spurk.

MIMESIS GROUP

www.mimesis-group.com

MIMESIS INTERNATIONAL

www.mimesisinternational.com

info@mimesisinternational.com

MIMESIS EDIZIONI

www.mimesisedizioni.it

mimesis@mimesisedizioni.it

ÉDITIONS MIMESIS

www.editionsmimesis.fr

info@editionsmimesis.fr

MIMESIS AFRICA

www.mimesisafrica.com

info@mimesisafrica.com

MIMESIS COMMUNICATION

www.mim-c.net

MIMESIS EU

www.mim-eu.com

Achévé d'imprimer en Italie
en novembre 2014
par Digital Team - Fano (*PU*)

ISBN : 9788857524450
Dépôt légal : novembre 2014